

## **Un regard évangélique sur les catholiques**

Conférence donnée au Centre Mennonite de Paris, le 24 Février 2006 par  
Alain Nisus, professeur à la Faculté Libre de Théologie Evangélique de Vaux  
sur Seine

Le thème de notre étude, « Un regard évangélique sur les catholiques », est à la fois important et difficile.

Il est important, en tant qu'évangéliques, d'essayer de faire le point sur la manière dont nous considérons aujourd'hui le catholicisme pour plusieurs raisons, j'en cite rapidement quelques unes:

a) Le catholicisme est une réalité qu'on ne peut pas ignorer. Le catholicisme est la partie la plus importante quantitativement du christianisme. Plus d'un chrétien sur deux dans le monde est catholique. C'est un fait.

On ne peut pas se contenter de l'indifférence à son égard, vivre notre petite vie de chrétiens sans nous soucier de l'existence des chrétiens catholiques. Ce serait de notre part une attitude sectaire et appauvrissante. Le catholicisme reste la religion de la majorité des français.

Même si le phénomène de la sécularisation a entraîné en France et dans bien d'autres pays, une extraordinaire diminution des pratiques, le sentiment d'appartenance au catholicisme, se maintient plus ou moins. Vivant dans une situation de minorité, ce ne serait pas une attitude responsable de la part des évangéliques que d'ignorer les positions massivement majoritaires.

Faire le point sur notre manière de voir le catholicisme nous aidera aussi à dépasser le réflexe de l'opposition systématique au catholicisme. Il nous faudra dépasser l'idée que l'opposition au catholicisme serait constitutive de notre identité évangélique.

Il est vrai cependant que compte tenu du fait que le catholicisme, en tant qu'Église constituée, nous a précédé historiquement d'une part, et puisque nous vivons dans un pays majoritairement catholique d'autre part, nous ne pouvons pas éviter de nous poser la question des différences.

Quand on évangélise, on s'entend souvent poser la question : « mais quelles différences y a-t-il entre évangéliques et catholiques ? ».

La question qui est derrière cette question est en fait, « pourquoi

continuez-vous à exister, en tant que chrétiens hors de l'Église catholique » ? « Pourquoi n'êtes-vous pas, en tant que chrétiens, catholiques » ?

Le catholicisme est une religion, mais c'est aussi un fait culturel. En France, il est majoritaire non seulement quantitativement, mais aussi culturellement. Nous nous trouvons dans un paysage intellectuel, artistique, architectural, dessiné par le catholicisme.

Cf. la lettre que l'évêché peut distribuer dans les boîtes aux lettres, demander de participer au denier de l'Église (c'est-à-dire aux frais de l'Église catholique): seule vraiment l'Église catholique, en tant qu'institution religieuse, peut se permettre ce genre de communication en France (imaginerait-on des Églises protestantes le faisant, voire des musulmans ?).

Pour la petite histoire, dans un rapport parlementaire, sur les sectes (rapport Guest-Guyard), on trouve une citation du professeur Joël Benoît d'Onorio, qui écrit : « ... on ne peut rayer d'une plume fut-ce (sic) au moyen d'une loi voire d'une constitution, une expérience historique de plusieurs siècles : la France est un pays laïque de tradition catholique. Elle est devenue, en quelque sorte, 'catholaique' » (p.109).

Peut-être qu'aujourd'hui, à cause de l'importance de l'Islam dans les réflexions et la pensée des hommes politiques, on n'oserait plus laisser passer ce genre d'affirmations dans de tels textes. Mais lors des débats sur les sectes, on sentait bien que les parlementaires préféreraient que les personnes qui ont des aspirations religieuses se tournent plutôt vers le catholicisme.

c) troisièmement, il est important de connaître le catholicisme encore parce qu'au niveau purement intellectuel et théologique, il faut être conscient que la théologie catholique est quand même la construction la plus élaborée que le christianisme ait fournie.

Je disais que se désintéresser du catholicisme est une attitude sectaire et appauvrissante. Car en effet, il y a des richesses immenses dans le catholicisme. Non seulement au niveau de sa spiritualité, mais encore au niveau théologique.

Il faut se méfier : beaucoup d'évangéliques ont tendance à critiquer le catholicisme soit à partir de l'appartenance purement sociologique de certaines personnes qu'elles connaissent à l'Église catholique, soit à partir des manifestations de la religion populaire.

On rencontre des personnes qui se disent catholiques, parce qu'elles ont été baptisées enfant, mais qui n'ont aucune pratique religieuse, aucune foi vivante, qui s'intéressent peu à l'enseignement de l'Église catholique, ou quand elles s'y intéressent, elles sont tout à fait en désaccord avec

l'enseignement officiel, soit au niveau de la foi, soit surtout au niveau de la morale.

Mais ces personnes se diront néanmoins catholiques. C'est une expérience que l'on fait dans certains pays, les Antilles par exemple, quand on évangélise certaines personnes, elles disent assez rapidement, comme pour se protéger, qu'elles sont catholiques, alors qu'elles sont très éloignées en fait de la foi catholique et de l'Église catholique.

Donc la perception de nombreux évangéliques ont du catholicisme se situe à ce niveau : « être catholique c'est être un chrétien purement sociologique ; c'est être un chrétien de nom ». Mais ce serait une critique assez courte et elle ne s'appliquerait pas d'ailleurs uniquement aux catholiques.

Ce n'est pas bien sûr l'idéal du catholicisme. Probablement que dans nos milieux nous insistons davantage sur la piété, l'orthodoxie, l'orthopraxie, mais il serait caricatural de penser que le catholicisme sociologique, est caractéristique de l'idéal catholique. Dans le catholicisme, on veut aussi des fidèles confessants, et pas seulement des « chrétiens de nom ».

D'ailleurs en France, ce genre de critiques est de moins en moins pertinentes, car ceux qui se déclarent explicitement catholiques, sont plutôt confessants.

Il y a cependant un point sur lequel je reviendrais, c'est le fait que des catholiques, même pratiquants, prennent parfois beaucoup de distance à l'égard de l'enseignement officiel, à l'égard du magistère de l'Église, alors que cette question du magistère est quand même assez fondamentale pour la théologie catholique.

Je cite le manuel de droit canonique (canon 212) : « les fidèles conscients de leur propre responsabilités sont tenus d'adhérer par obéissance chrétienne à ce que les pasteurs sacrés, comme représentants du Christ, déclarent en tant que maîtres de la foi ou décident en tant que chefs de l'Église »<sup>1</sup>.

Je cite encore *Lumen gentium* §25 : « les fidèles doivent s'attacher à la pensée que leur évêque exprime, au nom du Christ, en matière de foi et de mœurs, et ils doivent lui donner l'assentiment religieux de leur esprit. Cet assentiment religieux de la volonté **et** de l'intelligence est dû, à un titre singulier, au magistère authentique du Souverain Pontife, même lorsque celui-ci ne parle pas *ex cathedra*, ce qui implique la reconnaissance respectueuse de son suprême magistère, et l'adhésion sincère à ses affirmations ... »

Nous avons aussi tendance à juger le catholicisme à partir de la piété populaire et de ses dérives. Cette piété populaire, en certains de ses

---

<sup>1</sup> Cité d'après Guy Michelat « ce que se dire catholique veut dire », *Les français sont-ils encore catholiques ?* (Cerf, Paris, 1991), p.159.

aspects, semble à nombre d'évangéliques plus proche de la superstition ou de la magie que de la foi.

Des évangéliques reprochent, non sans raison, à certains responsables catholiques de tolérer, de fermer les yeux, voire parfois dans certaines régions du monde d'encourager ce genre de pratiques populaires, qui comportent des éléments qui paraissent inconciliables avec la foi chrétienne.

Mais nous devrions être, en tant qu'évangéliques, beaucoup plus humbles aujourd'hui, car il y a aussi chez nous des dérives populaires et populistes. La religion populaire évangélique, en tout cas dans certaines mouvances, n'intègrent-elles pas aussi certains éléments critiquables ?

Si on étudie le catholicisme au niveau de la théologie, on se rend compte rapidement que les choses sont beaucoup plus complexes : la théologie catholique est un chef d'œuvre de subtilités, de raffinements. C'est une véritable cathédrale intellectuelle, où chaque pierre est à sa place. C'est une théologie qui n'est jamais méprisable au plan technique.

Quand on prend le temps de l'étudier, on peut avoir pour elle une véritable fascination intellectuelle. Le catholicisme par sa finesse technique est beaucoup plus difficile à critiquer sur le plan intellectuel qu'on ne le pense du côté évangélique.

d) quatrièmement, dans les milieux évangéliques, nous avons une connaissance qui reste assez superficielle du catholicisme. Nous nous contentons bien souvent de stéréotypes dépassés.

Nous nous en contentons, parce que cela nous arrange peut-être, cela nous conforte dans nos certitudes. On préférerait figer l'autre dans une position, pour mieux le critiquer et mieux le rejeter.

Le catholicisme que nous décrivons, et que nous critiquons souvent, est un catholicisme dépassé, un catholicisme tridentin. C'est-à-dire le catholicisme du Concile de Trente et de la contre-Réforme, qui a une tonalité très fortement anti-protestante. Beaucoup d'évangéliques font comme si la réflexion catholique s'était figée au concile de Trente ou encore à Vatican I. Ils ne prennent pas en compte l'événement extraordinaire qu'a été le Concile Vatican II pour l'Église catholique, son *aggiornamento* et les nouveautés qu'il a apportées.

Ils ne tiennent pas compte du renouveau biblique dans l'Église catholique qui a pour conséquence une plus grande ouverture de la théologie et de la prédication catholiques à la dimension biblique. Il y a un véritable ressourcement biblique dans le catholicisme.

Beaucoup de catholiques découvrent la Bible, ils la lisent, l'étudient, alors que des protestants classiques la lisent de moins en moins.

Le concile Vatican II, a aussi apporté un certain enrichissement de la notion d'Église dans le catholicisme : elle n'est pas seulement limitée à sa dimension hiérarchique ; on a mis à l'honneur les notions de peuple de Dieu et de communion ; on a donné une importance plus grande au laïc et à sa fonction active dans l'Église.

Même s'il demeure des choses que le laïc ne peut faire, notamment, la célébration de l'eucharistie et l'absolution des péchés (réservés exclusivement au prêtre ordonné), le fidèle catholique peut s'engager s'il le désire dans la vie de sa paroisse à beaucoup de niveaux.

On pourrait encore citer toutes les expériences nouvelles qui se font jour dans l'Église catholique, l'apparition de groupes comme le chemin néo-catéchuménal, les cellules paroissiales d'évangélisation, avec l'accent qu'ils mettent sur la vie spirituelle chaude et authentique ; la volonté d'évangéliser : beaucoup de paroisses utilisent les cours Alpha dont nombre d'Églises évangéliques se servent également.

On pourrait encore citer le renouveau charismatique qui permet bien des retrouvailles avec les évangéliques ; etc

Il y aurait beaucoup de choses à dire encore à ce niveau, mais je m'arrête là.

Ces changements n'affectent pas que la vie ou la périphérie de l'Église catholique.

Il y a un mythe que certains catholiques et protestants partagent, c'est celui du *semper eadem* : l'Église toujours la même.

Mais une telle présentation doit être nuancée. Croire que le catholicisme ne change pas, n'évolue pas, reste fixiste dans sa pensée et dans ses pratiques, est un mythe.

Certes, le catholicisme travaille toujours avec une **dialectique changement-continuité**.

L'Église Catholique Romaine évolue, mais sans se renier, ses changements s'inscrivent toujours dans une certaine continuité. Elle ne renie jamais les affirmations du passé, les dogmes une fois promulgués sont intangibles, on ne peut pas les retirer, car se serait se renier, mais on reconnaît que si le dogme est indéfectible, il est resté d'une part perfectible (C'est-à-dire qu'on peut mieux l'expliquer, mieux l'explicitier, lui donner une meilleure formulation).

Et d'autre part, on peut toujours le réinterpréter ou mieux, « re-recevoir » un dogme, c'est-à-dire en faire une réception renouvelée.

On le fait en essayant de dégager son intention profonde et en l'actualisant. L'exemple le plus significatif est certainement l'évolution de la formule « Hors de l'Église, pas de salut ».

Au départ il avait un sens nettement exclusiviste (l'adage de Cyprien, mais confirmé au concile de Florence), de nos jours, il a acquis un sens inclusiviste, il dit presque le contraire de ce qu'il avait pour but de dire au début.

En disant tout cela j'ai déjà commencé à parler de la difficulté qu'il peut y avoir à parler du catholicisme d'un point de vue évangélique.

Pourquoi est-ce si difficile de connaître l'Église catholique ?

Je cite le théologien catholique Hans Küng, qui écrivait déjà en 1965 : « aujourd'hui, les théologiens protestants s'aperçoivent qu'il n'est tout de même pas si facile ... de chasser ce fin gibier. Et l'on peut alors s'entendre poser la question quelque peu indignée : Où donc trouvera-t-on vraiment la théologie catholique ? cette question implique un progrès, elle signifie que l'on commence à prendre conscience de la richesse dynamique et inépuisable de la doctrine catholique.»<sup>2</sup>

Il met bien en avant la difficulté qu'on peut avoir d'un point de vue protestant à bien connaître le catholicisme.

Mais on peut quand même essayer de cerner l'identité catholique.

H. Denis, professeur à l'Institut catholique de Lyon, fournit quelques pistes intéressantes<sup>3</sup> pour essayer de caractériser le catholicisme, et je trouve ces pistes assez éclairantes.

Il dit : « l'Église catholique se reconnaît « dans l'unité d'une même foi (appuyée sur l'Écriture lue dans la Tradition) ; dans la célébration des mêmes sacrements (les 7 définis au concile de Trente) ; et dans la communion à un unique ministère apostolique (à savoir l'ensemble des évêques unis au pape). »

On voit bien déjà les accents : l'unité d'une même foi appuyée sur l'Écriture, lue dans la Tradition. Il faut toujours lire l'Écriture non pas seul, individuellement, mais dans et avec l'Église.

Et quand on parle ici de l'Église, il faut comprendre l'Église comme l'Église universelle existante aujourd'hui, mais aussi celle qui nous a précédée. L'Église synchronique (c'est-à-dire la totalité de l'Église existante), mais aussi l'Église diachronique (l'Église qui nous a précédés).

---

<sup>2</sup> H. Küng, *La justification. La doctrine de Karl Barth. Réflexion catholique*, Paris, 1965 (original de 1957).

<sup>3</sup> « Être catholique », *Unité des chrétiens* n°62, Av 1986, pp.2-4.

L'Écriture doit donc être lue en Eglise, dans la Tradition, c'est pourquoi le catholicisme sera toujours critique à l'égard du principe protestant de la *sola scriptura* : l'Écriture seule.

Il sera réticent quand on posera l'Écriture en vis-à-vis de l'Église, en juge de sa vie et de sa foi.

Le rapport Ecriture-Église, sera plus complexe : ce sera un rapport de circularité et non pas de vis-à-vis.

L'Écriture est dans l'Église. L'Église a donné naissance à l'Écriture : c'est l'Église, qui dans un acte à la fois d'autorité et de soumission, s'est donnée un canon. Et l'Écriture nourrit la foi de l'Église.

La théologie catholique dira alors qu'il faut articuler 3 réalités : l'Écriture, la Tradition, l'Église et au sein de l'Église, on attribue un rôle particulier au Magistère, qui interprète de manière autorisée l'Écriture en disant la foi de l'Église.

On retrouve donc ici le vieux problème Ecriture/Tradition, sur lequel les évangéliques sont très attentifs.

Mais il faut être conscient qu'on n'aborde plus le problème des rapports Ecriture/Tradition comme au temps du concile de Trente. Le concile de Trente avait affirmé que « la vérité salutaire et la règle morale (de l'évangile) sont contenus dans les livres écrits **et** dans les traditions non écrites qui ont été reçues des apôtres de la bouche du Christ lui-même ou transmises de main à main par les apôtres sous la dictée du Saint-Esprit ». L'opposition était entre ceux qui affirmaient l'unicité de la Source qu'est l'Écriture, et ceux qui parlaient de deux sources qui doivent être reçues et vénérées avec le même sentiment de piété et le même respect.

On s'était aussi focalisée sur la question de l'insuffisance de l'Écriture : les apologistes catholiques disaient que l'Écriture seule ne suffit pas, car plusieurs interprétations de l'Écriture sont possibles. Puisque beaucoup d'hérétiques se sont appuyés sur l'Écriture, contre le jugement de l'Église, il faut donc un magistère qui dise le sens.

Dans la théologie catholique récente, la constitution Dei Verbum de Vatican II, a clarifié la question. Elle dit que l'Écriture et la tradition postapostolique « jaillissent d'une source divine identique ». Il n'est donc plus question de deux sources de révélation, comportant des données complémentaires. On affirme aussi que l'Écriture contient la plénitude de la révélation et de la foi. Néanmoins cette plénitude ne peut être saisie qu'à la lumière de la tradition.

La tradition n'est pas une donnée qui se rajoute à l'Écriture, mais l'interprétation proposée par l'Église, afin d'éviter toute interprétation trop personnelle, trop subjectiviste de l'Écriture.

C'est donc en ce sens que l'on peut comprendre la formule d'H. Denis : l'Église catholique se reconnaît « dans l'unité d'une même foi (appuyée sur l'Écriture lue dans la Tradition).

Il dit ensuite que le catholicisme se reconnaît dans la célébration des mêmes sacrements, les 7 définis au concile de Trente.

On voit ici l'importance fondamentale que jouent les sacrements dans la foi catholique. La grâce doit nous toucher de manière visible, de manière corporelle en quelque sorte : les sacrements le permettent.

D'où l'importance de la notion de médiation, fondamentale en catholicisme. Cette notion de médiation est souvent reliée à une forte théologie de l'incarnation. Dieu en se faisant homme a décidé de suivre librement une logique d'incarnation. La grâce nous est dès lors communiquée selon cette logique.

La grâce nous atteint au travers des sacrements qui sont à la fois signe et cause. Ils transmettent la grâce en la signifiant.

Or c'est l'Église qui administre les sacrements, d'où l'importance de l'Église, en tant qu'institution, dans la perspective catholique.

Selon Vatican II, l'Église est sacrement universel de salut. Elle est signe et instrument du salut.

Le dialogue catholique/protestants en France a bien mis en évidence que la différence fondamentale entre protestants et catholiques, aujourd'hui, réside dans la manière de comprendre la nature de l'instrumentalité de l'Église dans le salut.

Que l'Église joue un rôle instrumental dans le salut, le protestantisme évangélique l'admettra aussi avec son vocabulaire propre.

« La foi vient de ce qu'on entend ». Or il faut bien que quelqu'un prêche.

C'est l'Église qui prêche, ce sont les chrétiens qui témoignent de la foi : l'Église a donc un rôle instrumental dans l'accession au salut.

Mais comme dit le document : la divergence ne concerne pas le fait de l'instrumentalité de l'Église dans la transmission du salut, mais la nature de cet instrumentalité : l'Église est-elle sanctifiée de manière à devenir elle-même sujet sanctifiant ? (p. 16).

« Du côté catholique la réponse est positive au sens où le Concile Vat II affirme la « sacramentalité » de l'Église : l'Église est, dans le Christ, comme un sacrement ou un signe et un instrument de l'union intime avec Dieu ».

L'Église participe d'une certaine manière au salut. Elle est tellement sanctifiée qu'elle peut devenir à son tour sanctifiante.



Le catholicisme affirme une causalité de l'Église dans la transmission du salut, une causalité certes seconde, mais une causalité quand même.

Le comité mixte catholique/protestant en France l'exprime en disant que pour les catholiques, « l'Église s'inscrit dans le mouvement de la causalité qui va de Dieu vers nous » (p. 21)

Le protestantisme dans son ensemble dira ici, que l'Église écoute, prêche, confesse, célèbre, témoigne, chante et fête le salut. Elle est une servante inutile.

Donc la question de la nature de l'instrumentalité de l'Église est une véritable question.

Ce n'est pas une problématique propre aux évangéliques, le luthérien A. Birmelé, ne cesse d'interpeller le catholicisme à ce niveau.

Le catholicisme enfin dit Dennis, se reconnaît dans la communion à un unique ministère apostolique, l'ensemble des évêques unis au pape. On voit l'importance ici accordée à la dimension visible, institutionnelle de l'Église.

Une Eglise véritable, est une assemblée de chrétiens, réunis autour de leur évêque. Le ministère de l'évêque est essentiel pour la réalité de l'Église. Il assure l'apostolicité de l'Église, son rattachement au Christ historique. Les évêques doivent être en communion les uns envers les autres, et aussi en communion avec le pape.

C'est ainsi que l'Église catholique assure son unité. Une unité basée sur une structure institutionnelle forte ; même si théologiquement on explique cette structure sacramentellement plutôt que juridiquement.

Ce qui surprend les évangéliques c'est l'importance accordée aux questions institutionnelles, qui pour elles sont de l'ordre des adiaphora (c'est-à-dire des choses indifférentes).

Pour les évangéliques l'important, c'est d'une part de confesser la foi traditionnelle, telle qu'elle s'exprime par exemple dans le Credo, et de pouvoir réellement témoigner d'une expérience de conversion. Une expérience qui bien sûr n'est pas stéréotypée, et qui s'exprime de diverses manières (conversion subite ou conversion maturation). Si nous sommes d'accord sur ces questions, alors nous sommes en communion. Dans cette perspective, la question délicate est la manière de passer de la communion des chrétiens à la communion des Églises. Le chrétien évangélique peut se trouver tout à fait en communion avec des chrétiens catholiques, mais le passage au niveau institutionnel est plus délicat.

Dans la perspective catholique en revanche, il est admis que nous sommes contraints de vivre en Églises séparées sans pouvoir participer à la Cène-

Eucharistie ensemble, à cause de la question du ministère ecclésial : sacerdoce, épiscopat, ministère pétrinien.

Un désaccord sur ces questions implique côté catholique, qu'on ne peut pas vraiment attribuer le nom d'Églises à des communautés qui ne sont pas constitués selon les convictions catholiques.

Ce qui trouble les évangéliques, c'est que du côté catholique, on considère des Églises qui peuvent être assez libérales du point de vue de leur théologie ou au niveau éthique, comme assez proche de la notion d'Église, parce qu'elles ont un épiscopat historique, tandis qu'on refuserait la qualification d'Église à une communauté avec des chrétiens conséquents, qui a ses martyres, mais qui n'aurait pas gardé la continuité apostolique.

La difficulté est donc la manière d'articuler les dimensions objectives et subjectives d'ecclésialité.

Voilà donc quelques grands traits de la mentalité catholique, telle que je la comprends :

La valorisation de la continuité : continuité historique : il faut nécessairement affirmer un lien historique continu entre le Christ et l'Église d'aujourd'hui. C'est compris par le catholicisme à l'aide de la notion de succession apostolique. C'est la succession apostolique qui garantit la continuité entre l'Église apostolique et l'Église postapostolique.

Tout cela justifié par une forte doctrine de l'incarnation, comme je l'ai déjà dit. Dieu s'est fait chair. Donc dans le catholicisme, on trouve un fort accent placé sur la visibilité, sur l'importance du contact sensible, sur la corporéité.

Un autre accent que l'on trouve dans le catholicisme, c'est l'affirmation de l'immanence divine.

Dieu est à la fois transcendant et immanent. Dire qu'il est transcendant, c'est affirmer sa liberté, c'est dire qu'il est au-dessus de tout, il dépasse tout. Immanent, Dieu reste présent partout dans sa création, il l'accompagne.

Certains théologiens protestants, dont notamment P. Tillich, ont bien montré que le catholicisme insiste beaucoup sur l'immanence divine, peut être parfois au détriment de sa transcendance. Elle met l'accent sur la réalité de la présence de Dieu en certains lieux. Il s'agit d'une tendance sacerdotale et sacramentelle.

Le protestantisme pour sa part, insisterait davantage sur la transcendance de Dieu, et aurait plutôt une tendance prophétique et iconoclaste.

Dans cette perspective, on dira alors que l'accent porte dans le catholicisme sur le caractère sacerdotal, la figure du prêtre est centrale, le sacrement est important.

Le protestantisme, serait plutôt une religion de caractère prophétique. C'est la parole qui importe, plutôt que le sacrement.

D'ailleurs pour de nombreuses Églises évangéliques, même s'il y a de nombreuses nuances parmi elles, le sacrement n'est pas d'abord situé dans le trajet de la grâce de Dieu vers l'homme, comme son véhicule, mais plutôt dans le trajet de l'engagement de l'homme vers Dieu comme son véhicule.

On aurait certes tort d'opposer trop rigidelement « Église de la Parole » et « Église du sacrement ». C'est sûr, mais il me semble qu'il y a une part de vérité dans cette formule, qui est critiquable à cause de son schématisme, mais qui dit quand même quelque chose de vrai.

Yves Congar, que j'étudie, disait que le protestantisme se caractérise par une logique prophétique, qui est celle de l'AT, alors que le régime de la nouvelle alliance est une logique apostolique. C'est-à-dire pour lui, une logique de la communication d'un don de Dieu fait aux hommes par le moyen des sacrements.

La logique apostolique est plutôt tirée dans le sens sacerdotal, car pour le protestant, l'apôtre n'est pas très différent du prophète : alors que le prophète annonce l'événement à venir ; l'apôtre annonce l'événement survenu, et l'explicite.

L'apôtre est le témoin autorisé de l'événement du Christ mort et ressuscité : il proclame cet événement et en explicite le sens.

Un autre trait qui me semble important pour caractériser le génie du catholicisme, c'est la notion d'intégration. Le catholicisme a un génie assimilateur, c'est rattaché à sa manière même de comprendre la catholicité de l'Église.

Que signifie finalement catholique, catholicité ?

La catholicité, dans son premier usage, a un sens géographique (c'est ainsi qu'Ignace d'Antioche l'utilise au 2<sup>ème</sup> s : catholique signifie : selon l'ensemble, selon la totalité, donc universel).

Dans le passé, particulièrement à l'époque de la contre-réforme, catholicité a surtout été utilisé dans un sens quantitatif et apologétique : l'Église Catholique Romaine est la seule à posséder une universalité spatiale ou géographique (elle est présente dans toutes les régions du monde) ; numérique (la plus nombreuse et comporte en son sein des hommes de toute race) ; temporelle (elle existe sans discontinuer depuis le Christ).

De nos jours, on la comprend surtout en un sens qualitatif. La catholicité c'est cette capacité qu'a l'Église d'atteindre, de transfigurer, de sauver, d'accomplir et de ramener à l'unité tout ce qu'il y a d'humanité de par le monde (cf. Congar, dans CD, p.122).

La catholicité devient donc la souplesse d'un système englobant, capable d'intégrer tous les apports et d'assimiler sans rien en perdre tout ce qui est humain.

On voit bien que cela suppose un certain optimisme anthropologique, or un évangelique jugera qu'une telle pensée ne prend pas suffisamment le péché au sérieux.

Voilà donc les grands traits du catholicisme, du génie catholique.

C'est très complexe dans la pratique, d'où la difficulté que j'annonçais.

Autre point qui rend difficile l'étude du catholicisme, c'est l'existence de différences théologiques considérables en son sein. Le catholicisme a toujours été divers, il y a toujours eu des écoles différentes dans la pensée catholique, mais cette diversité de nos jours, frise l'éclatement.

Lorsque Dennis dit que le catholicisme se reconnaît dans l'unité d'une même foi, appuyée sur l'Écriture, lue dans la tradition, il s'agit ici plus d'une affirmation théorique, une affirmation de foi, plutôt que d'un constat empirique. La réalité est bien autre aujourd'hui.

Le paradoxe en effet, c'est que le catholicisme est réputé pour son monolithisme. Or la réalité est autre. Beaucoup de tendances se manifestent dans le catholicisme contemporain, et elles coexistent non sans de vives tensions.

On schématise la situation en disant qu'il y a deux grands courants : les progressistes et les conservateurs, mais la réalité est plus complexe.

C'est peut-être important d'être dit, car l'on a tendance à présenter une Église catholique relativement unie, et divers courants évangeliques qui s'ignorent ou se concurrencent.

Il faudra tôt ou tard, nous pencher sur le phénomène dénominationnel chez les évangeliques, et notre complaisance à son égard, les catholiques ont tout à fait raison de nous interpeller sur la question.

Mais un regard plus attentif révèle que l'unité catholique supposée est plus apparente que véritablement réelle. Unité structurelle, institutionnelle, certes, mais unité de la foi, je serai plus sceptique !

On pourrait signaler sept grandes tendances : les intégristes (disciples de Mgr Lefebvre et la fraternité Pie X) qui n'ont pas accepté le concile Vat II et qui ont quitté l'Église, mais qui s'estiment être les vrais catholiques ; les traditionalistes (nostalgiques de l'Église d'avant Vatican II mais qui n'ont pas rompu avec l'Église contrairement à Mgr Lefebvre et ses disciples) ; les fondamentalistes (cf. le livre de P. Lathuilière, *Le fondamentalisme catholique. Signification et ecclésiologie*, Paris, Cerf, Cogitatio fidei 189, 1995) ; les charismatiques ; les conservateurs modérés ; les semi-modernistes (assez majoritaires dans le clergé et chez les enseignants :

universalisme, critique biblique) ; modernistes francs ; sans oublier diverses manifestations de la piété populaire (en particulier mariologiques).

En plus de ces différentes tendances qui traversent le catholicisme, il faudrait ajouter l'élément que j'ai déjà signalé : beaucoup de catholiques sont plutôt sélectifs au niveau de l'enseignement officiel de leur Église.

Ils demeurent dans l'Église catholique, mais intérieurement ils prennent leurs distances à l'égard de l'enseignement officielle de l'Église.

Cela est assez net au niveau éthique, en particulier sur les questions d'éthique sexuelle, mais même sur certains points plus théologiques, beaucoup de catholiques seraient plus près des convictions protestantes, voire évangéliques, peut-être parfois sans le savoir , que des points de vue strictement catholique.

Pour le montrer, il faudrait entrer dans des considérations plus techniques, mais permettez-moi juste de vous citer Otto Hermann Pesch, un grand spécialiste de la pensée de Thomas d'Aquin.

Il dit que des chrétiens catholiques sont aujourd'hui persuadés que la foi, la grâce, la communion avec Dieu sont données d'abord, voire de façon exclusive, par la Parole, et de ce fait dans la rencontre personnelle immédiate entre chacun et Dieu, entre l'esprit et l'Esprit<sup>4</sup>.

Il s'agit là d'une conviction protestante et évangélique en particulier, or ce n'est pas la doctrine catholique, pour elle la médiation ecclésiale et sacramentelle est nécessaire et fondamentale.

Je renvoie à tout ce que j'ai dit sur la place de l'Église dans le salut.

Donc, ces différents courants qui traversent le catholicisme, combinés avec les expressions très diversifiées de la pratique religieuse et de l'acceptation très critique du discours magistériel, font que le catholicisme contemporain n'obéit plus aux catégories du dedans et du dehors. Aujourd'hui on peut très bien être dedans **sociologiquement**, tout en étant dehors **théologiquement**, étant bien entendu que l'on reste dedans **spirituellement**.

Cela oblige les pasteurs à une très grande souplesse dans leur pastorale, même si au niveau plus théologique, on propose une définition assez claire de ce qu'est un catholique. Pour Pie XII, dans *Mystici corporis* de (1943) être catholique c'est d'abord être baptisé et adhérer au credo ; c'est ensuite avoir une vie sacramentelle ; c'est enfin reconnaître le magistère du pape et des évêques.

---

<sup>4</sup> Otto Hermann PESCH, *Thomas d'Aquin*. Grandeur et limites de la théologie médiévale, coll. Cogitatio fidei 177, Paris, Cerf, 1994, p. 458.

*Lumen gentium* 14 de Vat II, dit : «sont incorporés **pleinement** à la société qu'est l'Eglise ceux qui, ayant reçu l'Esprit du Christ, acceptent intégralement son organisation et tous les moyens de salut institués en elle, et qui, en outre, grâce aux liens constitués par la profession de foi, les sacrements, le gouvernement ecclésiastique et la communion, sont unis, dans l'ensemble visible de l'Eglise, avec le Christ qui la dirige par le Souverain Pontife et les évêques ».

Au niveau pastoral, vous comprenez qu'on peut jouer sur le « pleinement ».

Les individus peuvent appartenir à l'Eglise Catholique Romaine selon tous les degrés d'une échelle qui en compte beaucoup : depuis l'appartenance plénière, achevée, jusqu'à l'appartenance inconsciente, cachée dans de bonne disposition. On a là encore une mise en œuvre du principe de l'intégration, de la catholicité.

C'est que le catholicisme a un certain sens de l'humain, c'est-à-dire une générosité à la condition humaine, une attitude maternelle et maternante devant la faiblesse humaine.

Là où le protestantisme aura tendance à dire « *ou bien ... ou bien* », le catholicisme essaiera davantage d'intégrer : « *ET ... ET* ».

Il y a donc le souci de ne rien laisser perdre, de ne laisser personne en route, ce qui fait qu'au niveau pastoral, on tolère, voire encourage des formes de piété populaire qu'un évangélique jugera difficile à accepter, c'est le côté maternel et maternant de l'Eglise catholique

Le protestantisme met les hommes devant leur responsabilité, dans un face à face avec le Dieu Père. Le catholicisme a une attitude plus maternelle et maternante.

La mère Eglise, ne veut perdre personne en route, elle veut tout assumer, en pensant purifier au préalable. Elle veut être l'Eglise de tous : des intellectuels, des superstitieux, des forts, des faibles, etc. D'où la large palette qu'elle offre de spiritualités, de théologies, de rites, etc. Chacun s'y retrouvera, à chacun, en fonction de sa culture, de son tempérament, de sa spiritualité, etc., son « saint ».

Cette capacité d'intégrer la diversité dans l'unité, fait tout le génie et le charme du catholicisme, mais interroge aussi sur la réalité profonde de l'unité vécue en son sein.

Il suffit de voir comment l'Eglise catholique a géré le mouvement du renouveau charismatique (elle a dépêché des cardinaux, évêques, prêtres accompagnateurs, si bien que ce mouvement qui est globalement conservateur au niveau doctrinal sert de fer de lance au catholicisme dans certains pays). C'est sur ce mouvement que le catholicisme s'appuie au niveau de l'évangélisation, ainsi que sur le courant plus social.

Très grande diversité donc du catholicisme, qui le rend difficile à appréhender.

Vu du dehors, le catholicisme a assuré son unité interne par une colonne vertébrale solide sur le plan ecclésiologique : il y a la structure épiscopale et le magistère. Il y a la hiérarchie, et une certaine soumission à la hiérarchie, mais au niveau doctrinal, il y a énormément de courants qui s'opposent.

Il peut y avoir davantage de différences entre deux catholiques qu'entre des évangéliques qui appartiennent à des dénominations différentes. Si bien que la multitude de dénominations chez les protestants et chez les évangéliques en particulier surprend beaucoup les catholiques qui sont très sensibles à l'unité institutionnelle, l'unité visible.

Ce n'est probablement pas simple tout cela, mais cela correspond davantage à la réalité.

Ce qui surprend, c'est de voir combien le catholicisme, si rigide dans ses structures (la hiérarchie, la curie), arrive à faire preuve d'une très grande souplesse pour s'adapter à une réalité, à un monde si changeant, et si différent sur le terrain.

Il y a une différence énorme entre un catholique antillais, ou italien, ou espagnol, ou latino-américain, ou africain, et un catholique français, ou allemand, ou néerlandais.

Il y a une différence considérable entre un catholicisme populaire, surtout centré sur les rites, les pèlerinages, les processions, et un catholicisme plus intellectuel, plus éclairé, plus cultivé, plus théologique.

Résumé : quelques traits caractérisant le catholicisme : accent sur la continuité ; accent sur l'incarnation (qui implique la valorisation du visible et du corporel, les sacrements, les rites) ; accent sur les médiations institutionnelles ; accent sur l'immanence de Dieu (d'où tendance sacerdotale) ; accent sur l'intégration, volonté assimilatrice, désir de tout intégrer et de ne laisser personne sur la route, d'où caractère maternel et maternant de l'Eglise.

Très grande diversité théologique en son sein.